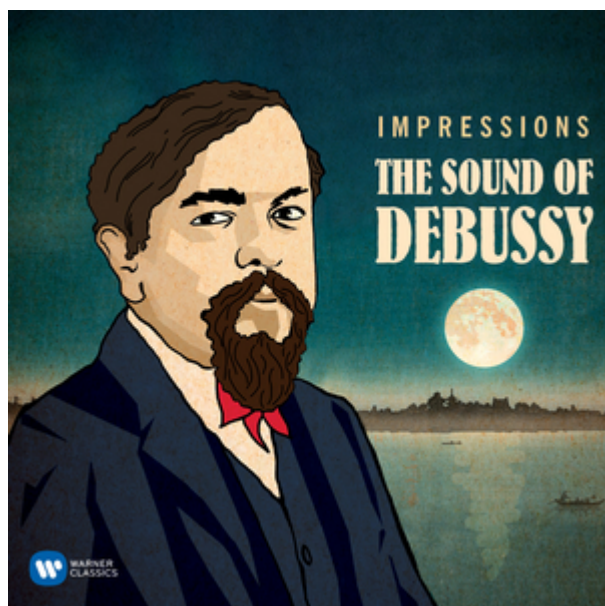


CD, annonce. Coffret Debussy 2018 : Impressions, The Sound of Debussy (3 cd Warner classics)



CD, annonce. Coffret Debussy 2018 : Impressions, The Sound of Debussy (3 cd Warner classics). Warner édite pour fêter le centenaire Debussy 2018 (le compositeur français est à l'honneur en 2018 avec Leonard Bernstein, lui aussi célébré en 2018 pour son centenaire), un superbe coffret anthologie ou best of, résumé bien venu pour mesurer la révolution sonore et

harmonique de « Claude de France ». Wagnérien (malgré ce que l'on dit : cf les intermèdes orchestraux pour Pelléas), promoteur d'un art national, Claude Debussy aurait eu 100 ans le 25 mars 2018. Rien de mieux que de se replonger dans l'univers du compositeur français, auteur de l'immortel Prélude à l'après midi d'un Faune... manifeste entre symbolisme, impressionnisme, modernité, destiné au ballet pour Diaghilev... le coffret réunit plusieurs oeuvres emblématiques de la Révolution Debussy, orfèvre de l'harmonie et des climats suspendus, à la fois atmosphériques et aquatiques, à l'écoute de la Nature invisible, celle de l'âme, de la psyché,... comme des paysages plus connus, manifestes dont son écriture s'entend à exprimer l'intériorité magique. Comme Schubert, la musique de Debussy invite à l'au-delà de la vie, hors réalité... dans le miroitement de couleurs jamais révélés avec autant d'acuité et de transparence (en cela proche de son

contemporain, autre orfèvre orchestrateur, Maurice Ravel). Le coffret Warner en 3 cd, intitulé « ***Impressions, The sound of Debussy*** » affiche son caractère lunaire (pleine lune sur la couverture du coffret) et expose les grandes pages musicales de Debussy, pour le piano, le chant, l'orchestre : *Clair de lune, Children's Corner, La Mer, Préludes, Syrinx* et *Fête galante* ; et pour les amateurs de symphonisme moderne, propre au début du XX^e siècle en France : *Danse profane, Petite Suite, Nocturnes (Nuages et Fêtes), Images...* Par une myriade d'interprètes majoritairement français. Un must pour tout découvrir de **Debussy en 3 cd pour le Centenaire Debussy 2018**.

CD, annonce. Coffret Debussy 2018 : Impressions, The Sound of Debussy (3 cd Warner classics).

**CD, coffret événement.
CLAUDIO ABBADO : THE OPERA
EDITION (60 cd Deutsche
Grammophon)**

CD, coffret événement.

CLAUDIO ABBADO : THE OPERA EDITION (60 cd Deutsche Grammophon).

Voici un coffret à offrir et à partager pour Noël et les Fêtes de la fin 2017. **Décédé à 80 ans en 2014, Claudio Abbado** incarne l'élégance, l'humilité, la grâce habitée en une direction à la fois claire et concentrée qui recherche le frémissement intérieure, la finesse introspective : avec



lui, c'est peu dire que les Berliner Philharmoniker, sous sa direction transcendante, ont égalé la subtilité magique des Wiener Philharmoniker, innervant dans la puissance et l'énergie des berlinois, cette élégance sonore qui est à la fois vérité et abandon. Ses derniers Mahler, ou Bruckner, véritables testaments artistiques sont illuminés par une grâce intérieure spectaculaire. Pour Noël 2017, Deutsche Grammophon édite en 60 cd tous les opéras gravés pour Deutsche Grammophon (et Decca), soit 20 opéras ici enregistrés entre 1970 (premières expériences scaligènes / à La Scala), et 2010 (Fidelio , live de Lucerne), éclairant ce souffle symphonique et l'ampleur d'une pensée lyrique, où le drame ne signifie pas, surtout pas, extériorité mais accomplissement d'un parcours intérieur. Voilà une conception personnelle, très spécifique, qui détermine la singularité du maestro dont le coffret permet de mesurer la génie lyrique et dramatique. Pendant 40 ans, 40 décades, Claudio Abbado atteint des sommets d'élégance et de vérité expressive, réalisations plus poétiques que démonstratives. La cohésion réalisée découle de sa conception même du métier de chef, pair parmi les pairs, premiers musicien certes mais en rien despotique, – pilier ou pilote. Ses Mozart, Rossini, Verdi (le rare Don Carlos en français dans sa version en 5 actes de 1886 – bien meilleure

réalisation que la récente production à Bastille par Warlikowski, d'une laideur et d'un statisme affligeant) ou la Lady Macbeth de Shirley Verrett), et de rares perles étonnamment révélées (Khoventchina de Moussorgski) étonnent toujours par leur sincérité. D'autant que le chef a su s'entourer des meilleurs chanteurs pour chaque répertoire et ouvrage choisi : Berganza (Carmen), Studer, Baltsa, Kaufmann (et avant lui, Domingo), Piero Capuccilli (phénoménal Boccanegra) Netrebko, Mattila ... et tant d'autres dont le chant intérieur là encore, éblouit dans la parure orchestrale, conçu comme l'écrin des voix et la manifestation de l'acte lyrique. Coffret majeur dédié au chef lyrique le plus attachant, un égal de Karajan par sa souci du sens sonore et du flux orchestral. Grande critique développée à venir en janvier 2018 dans notre magazine cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.

CD, coffret événement. CLAUDIO ABBADO : THE OPERA EDITION (60 cd Deutsche Grammophon) / 60-CD Edition – édition octobre 2017.



20 complete operas + aria collections, overtures and two gala recitals / avec les orchestres dont le chef a profondément marqué le destin ou la création : Orchestra Mozart, Chamber Orchestra of Europe, London Symphony Orchestra, Berliner Philharmoniker, Wiener Philharmoniker, Mahler Chamber Orchestra, Lucerne Festival Orchestra (concernant ses plus

récents enregistrements)... Le livret de la notice accompagnant le coffret de 60 cd, réunit des commentaires de James Jolly

(Editor-in-Chief du magazine Gramophone), illustrés par de nombreuses photos inédites du maestro aussi fin, fraternel que charismatique... Les compositeurs les plus servis dans ce coffret événement restent par ordre croissant d'ouvrages enregistrés : Mozart, Rossini (2 versions du Barbier de Séville) et Verdi.

THE OPERA EDITION / Claudio Abbado regroupe les 20 opéras suivants :

The Edition includes the following complete operas:

Beethoven: Fidelio

Berg: Wozzeck

Bizet: Carmen

Debussy: Pelléas et Mélisande

Mozart:

Die Zauberflöte

Don Giovanni

Le nozze di Figaro

Mussorgsky: Khovanshchina

Rossini:

L'italiana in Algeri

Il barbiere di Siviglia (two recordings)

La Cenerentola

Il viaggio a Reims

Schubert: Fierrabras

Verdi:

Aida

Don Carlos

Falstaff

Macbeth

Simon Boccanegra

Un ballo in maschera

Le coffret comprend aussi plusieurs récitals lyriques et symphoniques : dédiés à Wagner (sublime succession, comme une suite orchestrale des intermèdes de l'Acte III de Parsifal / dont le chœur final de l'humanité maudite et perdue annonce le Brahms du Requiem... étonnante intelligence du geste abbadien) / **CLIC de CLASSIQUENEWS** de



décembre 2017

COFFRET PAVAROTTI 2017 : volet 2 (1973-1979) : les années 1970



CD, coffret événement. Intégrale PAVAROTTI. Le coffret événement des 10 ans de la mort. **FEUILLETON de décembre 2017 : volet 2 (1973-1979).** Après le feuilleton PAVAROTTI 1, dédié aux débuts du bellinien confirmé, à la fin des années 1950 et durant la décade 1960, voici les années 1970 : confirmation du diseur bellinien de premier plan, dont l'agilité

et la technicité n'ont jamais sacrifié l'articulation et la finesse des intentions. Toujours la vérité et la profondeur voire l'extrême intensité émotionnelles, sont visées et réalisées par l'interprète, capable de tout faire passer dans

la voix. Piètre acteur sur scène, Luciano Pavarotti exprime tout dans son chant. Né en 1935, les années 1970, sont celles du trentenaire rayonnant à la santé vocale sidérante, bellinien certes, mais bientôt conquérant d'autres rôles, plus dramatique (Pimkerton, Turiddu, Canio,...), surtout verdien avec à la fin (1979), son premier Alfredo de La Traviata (au disque) aux côtés de Joan Sutherland, sa partenaire de prédilection, ... avec Mirella Freni qui s'impose aussi peu à peu. Tour d'horizon de cet accomplissement stylistique et de cet élargissement du répertoire, de Bellini, Donizetti, à Verdi, Puccini et les véristes... Pavarotti se montre capable d'aborder tous les rôles du romantisme italien.

BELLINIEN IDÉAL : ALFREDO... Ainsi **Les Puritains (1973)** / *I puritani* (ultime ouvrage de Bellini créé à Paris en 1835) affirme un Pavarotti, bellinien impérial ; son premier air "À te, o cara" campe cette lumière amoureuse éperdue extatique d'un **Arturo** qui dans son timbre fin au souffle infini en ses aigus véritablement célestes, portés par la flûte, incarne cet angélisme bellinien qui est langueur d'une tristesse suspendue.

L'Acte III trouve des couleurs justes dans un paysage d'orage parfaitement campé par l'orchestre ombrageux et crépitant à souhait (coups de tonnerre dans la bande studio ajoutée à l'orchestre) : l'astre Pavarotti éblouit, son grand air « Son salvo » impose l'intensité dramatique de son seul chant, miroir expressif des éclats scintillants d'un irréel céleste (harpe) auquel se joint la nostalgie lointaine et noble du cor ; l'interprète s'impose avec un naturel raffiné, surélégant même dont la délicatesse du phrasé revitalise chaque récitatif et électrise l'air principal.

Puis les deux airs à l'extrême fin de l'opéra : « Ancor s'ascolta » puis « Credeasi, misera » confirment l'exceptionnel charisme vocal du soliste qui confronté aux chœurs et à l'orchestre idéalement articulé par le chef légendaire dans ce répertoire : Richard Bonynges, nerveux et majestueux, rossinien-, réalisent cet âge d'or du bel canto bellinien servi par un plateau et un orchestre de première qualité : c'est aussi une période faste pour le LSO London Symphony Orchestra. La déclaration d'amour d'Arturo se fait chant d'une ivresse absolue, s'imposant par son intensité solaire au destin (précédentes péripéties) désormais maîtrisé : sans affectation aucune, et d'un legato impérial, le tenorissimo éblouit alors. Dans ce chant pudique et murmuré, d'une articulation sans effet d'aucune sorte, le chant bellinien a trouvé son interprète idéal au xxe (avec les sur aigus tenus en portée et hauteur saisissantes, ... qui ressuscitent l'étoile Rubini le créateur du rôle de Talbot) . D'autant qu'à ses côtés, l'Elvira de Sutherland caresse autant par son intelligence des nuances, celles d'un chant protecteur de la vérité du texte et de chaque situation dramatique. Contrepoint compassionnel, le ténor en apnée vocale et émotionnelle permet dans l'acte final, la résurrection inespérée de la soprano tant éprouvée, au bord de la folie (comme toujours chez Bellini). Must absolu.



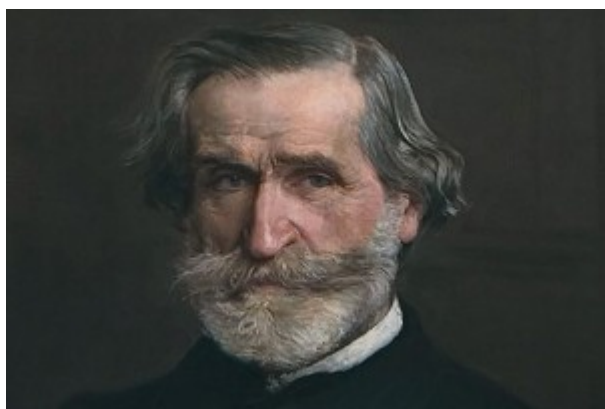


VIENNE, 1974. MADAMA BUTTERFLY.

Autre must atemporel auquel collabore la puissance filigranée de la direction de Karajan, grand chef lyrique et tragique, devant l'éternel, avec en partenaire sur la durée, une Mirella Freni au sommet expressif qui fut une

tragédienne née (sa Lecouvreur est de la même eau, à la fois torrentielle et transparente). Le travail du chef dans la restitution d'une certaine réalisme oriental fait toute la différence (nous sommes à 100 lieues de l'exotisme fleuri que l'on nous sert parfois). Exceptionnel accomplissement car Luciano fait entrevoir l'humanité certes honteuse et si lâche de l'officier...Cio Cio San et **Pinkerton** gagnent ici relief et profondeur psychologique sous la baguette éruptive d'un Karajan dont l'élégance racée, est galvanisée par les Wiener Philharmoniker.

DEUX DONIZETTI complètent cette décennie 1970 au firmament. **La Favoritta (Bologne, été 1974)**, surtout **Maria Stuarda** d'après Schiller (Bologne idem et 1975). Les deux sous le pilotage Bonyngue et avec sa partenaire de grande classe belcantiste, l'inusable, pyrotechnique et toujours stylée, Joan Sutherland.



SCHILLERIEN ARDENT : RODOLFO.

Autre chef d'œuvre **LUISA MILLER de 1975**, – un Verdi peu connu et exceptionnellement joué aujourd'hui, – sous la direction de Peter Maag ; le noir schillerien romantique et tragique voire fantastique et

terrifiant va bien au duo des jeunes amants sacrifiés, soir Pavarotti et l'excellente Caballé (Rodolfo qu'il ne faut pas confondre avec son éponyme plus connu de La Bohème de Puccini,

et Luisa). Le Miller de Sheril Milnes orfèvre le profil du père, instance cruciale chez Verdi dans son rapport à sa fille (cf Stiffelio, Rigoletto, Boccanegra...) mais contrairement à ces derniers, le père Miller est ici prêt à sacrifier sa fille sous l'emprise diabolique du Conte Walter. Une œuvre noire, intensément tragique où Pavarotti fait briller son gemme sombre, incisif, incandescent. Pépite lyrique. En bellinien accompli, Pavarotti sait ciseler ses profils vermines avec une finesse naturelle immédiatement saisissante.

ARDENT VÉRISTE. En un diptyque magicien de 1976 et 1977, **Cavalleria Rusticana** puis **Pagliaci** (direction efficace et parfois roide de Gavazzeni dans Cavalleria) confirment l'exceptionnel intensité dramatique de Pavarotti dans la veine vériste. La lyre incandescente de Patané pour Pagliaci fait la différence avec une Freni (Nedda/Colombina) là encore incandescente bien supérieur au soprano moins large et moins éruptive même si animale et engagée de Varady (Santuzza dans Cavalleria). Sensible au génie vériste du jeune Mascagni, Pavarotti étoilé accroche son rôle de Turiddu au sommet de l'ivresse passionnelle, en somme le pendant des José, Trouvère / Manrico. De même dans Pagliaci, **son Canio redouble de brûlures sincères**, de morsures maudites conférant au personnage de l'amuseur, ce profil janusien double, comique et tragique, clown triste et même terrifiant dont l'amour respire des relents de haine jalouse, viscérale, animale. L'absolu des sentiments le mène à la folie meurtrière, schizophrénique. La vérité du chant de Luciano est irrésistible : étant un bellinien d'une rare finesse, il réussit Verdi, Puccini et les vériste, avec une intelligence de grande classe.

Propres à l'essor de la fin de la décennie 1970, les trois productions qui ferment la décade, sont tout autant convaincantes. Elles soulignent cette vocalité saisissante capable de finesse et de puissance, s'affirment dans des rôles qui exige un dramatisme intense, plus large, ... verdien : **IL TROVATORE** (Londres, Bonyngé, 1976) impose le quatuor vocal

somptueux, modèle opératique qui concentre par ses riches confrontations, l'essence de l'action conçue par Verdi: Luna (le baryton basse jaloux, haineux : Ingvar Vixell), la mezzo agile, hallucinée (et gitane sorcière terrifiante : ici la très princièrè Marylin Horne), et le couple des amants éprouvés, sacrifiés, immolés : Leonora (Sutherland) et le ténor éperdu, amoureux, Manrico ; un rôle héroïque incandescent taillé idéalement pour le diamant Pavarotti.

Puis c'est la **Tosca de Rescigno (LONDRES 1977)**, direction brillante parfois creuse mais trio électrique (tragique et noir) défendu par Pavarotti (Mario), la superbe Freni (Floria), victimes sublimes du sadique Scarpia, celui luxueux de l'infatigable et diseur de grande classe, Sherill Milnes.



1979, ANNEE ROSSINIENNE. L'année 1979 est ROSSINIENNE : elle dévoile d'abord l'idéal Pavarotti dans le Rossini sacré : la facétieuse Petite Messe Solennelle et le Requiem (enregistrement de La Scala et de Vérone) – puis l'inventeur en 1839 du grand opéra romantique français (après Berlioz), dans **GUILLAUME TELL**, mais chanté en italien à Londres en 1978 et 1979 sous la baguette de Chailly précis, racé, ce

dès la fièvre toute intérieure de l'ouverture (remarquables couleurs introspectives lors du solo de violoncelle) comme aurait pu l'être à sa place le plus prévisible Muti.

Aux côtés du Guglielmo de Sherill Milnes- en son emploi de baryton déjà préverdien, l'Arnoldo de Pavarotti se distingue par son phrasé, son souffle, sa finesse solaire et bellinienne, une intensité parfois souvent électrique qui éclaire l'approfondissement que Verdi apportera bientôt à ses personnages. Ici la coupe frénétique d'un Chailly, ultra précis et nuancé, stimule le duo Milnes et Pavarotti, offrant

aussi un tremplin raffiné à la Matilda, intense et fragile, de Freni (grand air fermé : « Selva opaca » à l'acte II), autre valeur sûre de cette intégrale Tellienne en italien.

ET POUR FINIR... LA TRAVIATA DE VERDI. La décennie 1970 dans la carrière de Pavarotti se conclut par La TRAVIATA londonienne de novembre 1979 avec le couple à la ville Bonynges et Sutherland (Traviata vocalistique et d'une rare finesse). Comme porté par le duo artistique qui aura favorisé et consolidé sa carrière artistique (surtout dans ses empois bélliniens), le fringant **Pavarotti éblouit en Alfredo**, amant jeune et si sincère, rayonnant, déchirant par la justesse et le diamant vocal d'un chant irradiant. N'écoutez qu'au I, leur duo enivré qui conclut l'air d'ivresse de Violetta (« Follie... »). L'ardeur juvénile de Pavarotti confère au rôle d'Alfredo, ce caractère presque adolescent et d'une fièvre hédoniste qui porte toujours plus loin dans l'engagement et l'autodétermination, le jeune et si mûr jeune homme de bonne famille (« Libiamo » puis son air solo où se dévoile sa flamme pour la courtisane : « Un di felice... »). De sorte que l'on croit à travers ses deux voix très caractérisées, à la force nouvelle qui les aime malgré leur différence de rang, de monde, voire d'âge, car Sutherland incarne une maturité qui contraste avec le mordant incisif et juvénile de l'extraordinaire Alfredo / Pavarotti. Ainsi en 1979 s'accomplit une complicité artistique entre Sutherland et Bonynges, avec le jeune Pavarotti, - tous trois auront révolutionné le chant romantique italien de Bellini à Donizetti et Verdi en une maîtrise faite finesse, vérité et agilité, toute facilité technicienne étant servante d'un idéal expressif qui éclaire l'enjeu dramatique des situations comme le relief de chaque personnalité lyrique, conçue comme une individualité. La complicité et le partage d'un même idéal esthétique assure à leur trio, un charme toujours vivace.

Prochain épisode : **PAVAROTTI l'intégrale lyrique 3 : les**

années 1980.

Episode précédent : PAVAROTTI 1 : les débuts : 1967 – 1972 /
lire notre dossier dédié

<http://www.classiquenews.com/coffret-luciano-pavarotti-present-ation-analyse-the-complete-operas-recordings-dg-decca-part-1-4/>

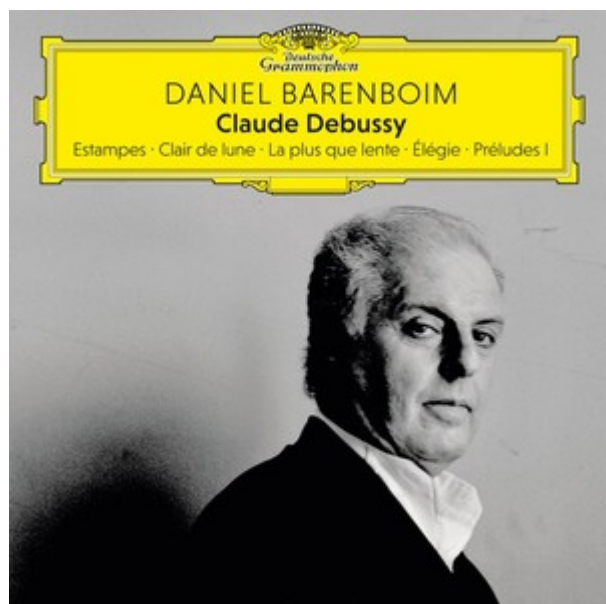
Le feuilleton PAVAROTTI prend prétexte de la publication du coffret PAVAROTTI, l'intégrale des opéras (The complete opera recordings /) pour Decca et Deutsche Grammophon à l'occasion des 10 ans de la mort du ténor italien né à Modène, pour lui consacrer un regard rétrospectif sur les grands rôles qu'il a interprété en studio...

LIRE aussi notre [présentation du coffret PAVAROTTI / The complete operas recordings for DG et DECCA \(101 cd\), paru en octobre 2017, pour les 10 ans de la mort de Luciano Pavarotti.](#) Idéal cadeau de Noël

2017, le coffret représente à ce jour une somme inestimable pour tout amateur de lyrique, en particulier d'opéras italiens romantiques, de Rossini, Bellini, Donizetti, aux plus tardifs, Verdi, Puccini sans omettre les véristes : Mascagni, Giordano, Leoncavallo, Cilea...etc... Must absolu et coffret au très riche contenu, de surcroît comme nous le précisions dans notre présentation générique, idéalement éditorialisé, avec photos, illustrations (des enregistrements) et présentation des ouvrages et intégrales ainsi rééditées et pour certains titres présentés en BLU RAY PURE AUDIO.



CD, annonce. Centenaire Debussy : Daniel Barenboim pianiste joue Claude Debussy (DG)



CD, annonce. Centenaire Debussy : Daniel Barenboim pianiste joue Claude Debussy (DG). L'année Debussy 2018 (celle du Centenaire en mars 2018) commence dès ce mois de décembre avec plusieurs titres à l'affiche prometteuse. Voyez ce cd Deutsche Grammophon, qui concentre le piano de Daniel Barenboim : lutin enchanté, distancié, sensible aux doubles

voire triples plans narratifs, parfois simultanés, parfois en dialogue. Entre 1975 et 1989, quand il était directeur musical de l'Orchestre de Paris, le chef pianiste approfondit encore son exploration du songe et du rêve debussyste...

Le pianiste pense chaque pièce comme un tableau orchestral, aux évocations orientales, 'Estampes' ; et les 11 Préludes du Livre I pour piano, sous sa trame dramatique avec les titres précis, faussement réducteurs, expriment tout l'imaginaire poétique d'un compositeur qui l'humeur liquide, océane, d'une transparence « engloutie » (La Cathédrale...) ; Prochain cd DEBUSSY par Daniel Barenboim, piano (1 cd Deutsche Grammophon à venir mi janvier 2018). **Prochaine critique développée dans le mag cd dvd livres de classiquenews... A suivre.**

CD, annonce. Centenaire Debussy : Daniel Barenboim pianiste

joue Claude Debussy (DG)

CLAUDE DEBUSSY

Estampes

Suite bergamasque

Préludes Book I

Daniel Barenboim

Int. Release 12 Jan. 2018

1 CD / Download

0289 479 8741 3 – En lire +, [sur le site de DEUTSCHE GRAMMOPHON](http://www.deutschegrammophon.com/fr/cat/4798741)

<http://www.deutschegrammophon.com/fr/cat/4798741>

LIVRE événement, annonce. IAN BOSTRIDGE : Le Voyage d'hiver, anatomie d'une obsession (Actes Sud)

LIVRE événement, annonce. IAN BOSTRIDGE : Le Voyage d'hiver, anatomie d'une obsession (Actes Sud). Ténor schubertien reconnu, diseur et fervent interprète du lied romantique, le Britannique Ian Bostridge livre ici le témoignage d'une vie entière à questionner le sens comme la forme des lieder de Schubert.



Franz Schubert était au piano quand chantait son ami Vogl, légendaire voix, capable de former avec le compositeur pianiste, un duo d'une exceptionnelle subtilité : clavier et voix ne formaient alors qu'un chant doué de tous les dons poétiques et expressifs. Un seul cœur à 2 êtres... Ayant chanté plus de 120 fois le cycle des cycles, le voyage des voyages, c'est à dire, l'ultime cycle de mélodies schubertiennes : Le Voyage d'hiver, le ténor analyse, décortique, commente la signification de chaque poème d'un opus vécu comme un drame universel, et filmé en 1994 (Winterreise). Enquêteur, Bostridge qui est loin de faire l'unanimité vis à vis de sa propre interprétation du cycle, – certains le trouve trop

maniéré, voire outré dans son articulation de la nostalgie poétique schubertienne-, dévoile de l'intérieur, la fabrique musicale de Franz Schubert à Vienne, quelques mois avant sa mort, alors qu'il est occupé par la composition des 24 séquences vocales et pianistiques du Voyage. La brume, l'évocation rêveuse, l'essence même de la mélancolie germanique... tout se cristallise dans ce cycle mythique, véritable pilier de l'âme et de la culture romantique allemande. Bostridge mesure le génie de Shubert comme il comment sa fortune critique et la réception du cycle après la mort de l'auteur, au XIX^e comme au XX^e. D'ailleurs, en visuel de couverture, le chanteur (aujourd'hui quinquagénaire, il est né à Londres en 1964), a choisi le tableau du peintre historiciste **Anton von Werner, le Cantonnement d'étape** où des soldats prussiens (bottes crottées et boueuses) occupent le salon XVIII^e rocaille du château de Brunoy, Essonne) : une toile de 1894 où l'auteur réactive la fière et rustique soldatesque allemande de 1870 ; c'est à dire la fierté des vainqueurs de l'Empire français. Ici la brutalité épaisse des teutons à laquelle le peintre oppose la féminité décadente de l'intérieur architectural à la française. Pourtant c'est bien une partition de Schubert que le soldat chanteur interprète comme sublimé immédiatement par le verbe schubertien : « Am Meer », / Au bord de la mer, d'après Heine (1828), car les soldats prussiens aimaient particulièrement goûter et partager la finesse schubertienne... barbarie guerrière et sensibilité poétique.



Tout Schubert est là dans cette apparente contradiction, en véritable monument de la culture allemande romantique et postromantique, à la fois tendre, onirique et fantastique, virile et poétique. Evidemment la prose du chanteur interprète suscite bien des questions voire des oppositions. Mais Schubert appartient à tout le monde, surtout à ceux qui s'y sont immergés avec passion, avec engagement, mais aussi esprit critique, car à travers la présentation et l'analyse de chaque lied, se précise aussi le profil de toute époque, celle de la société viennoise dans laquelle s'est forgée bon an mal an, la sensibilité et l'oeuvre de Franz Schubert. Contestable, l'approche du ténor Ian Bostridge reste passionnante. Grande critique à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews, mi janvier 2018, quand est publié l'ouvrage édité par Actes

Sud.

LIVRE événement, annonce. IAN BOSTRIDGE : Le Voyage d'hiver, anatomie d'une obsession / essai (Actes Sud) – Hors collection – Janvier, 2018 / 14,0 x 20,5 / 448 pages – traduit de l'anglais par : Denis-Armand CANAL – ISBN 978-2-330-07745-7- Prix indicatif : 29 € / parution annoncée le 3 janvier 2018. Probable CLIC de CLASSIQUENEWS... (de janvier 2018)

**CD, compte rendu critique.
Siècle de lumières: Henri-
Michel Garzia, trombone (1 cd
KLARTHE records)**

CD, compte rendu critique.
Siècle de lumières: Henri-Michel Garzia, trombone (1 cd KLARTHE records).

Les Lumières, en une rondeur cuivrée et chaleureuses traversent les deux premières séquences du Konzert für Posaune du très classique et mozartien Wagenseil (1715-1777). La flexibilité plus sensuelle encore (lumière méditerranéenne

du compositeur italien?) qui émaille la Sonate de Besozzi (1679-1755) met en en lumière, l'agilité caressante du soliste, membre de l'Orchestre Symphonique de Bâle : justesse, précision, tenue et hauteur c'est à dire souffle, ... sont sans failles. Sans jamais être trop droit, le son retient l'attention par son sens de l'articulation comme des respirations.

Seule réserve, la tenue de l'orchestre de chambre (Neophonia), un rien routinier mais il est vrai dans des partitions souvent très conformes au goût classique, équilibré, convenable propres au dernier tiers du XVIII^e européen : n'est pas Haydn qui veut. Il y manque cette dose délirante de facétie comme d'extrême élégance que sait développer le maître viennois. Nonobstant nos réserves, l'engagement du soliste malgré les difficultés de son trombone (souvent plus utilisé pour les évocations lugubres et martiales dans fanfares orchestrales infernales ou spectaculaires), sait varier, nuancer, colorer aussi sa partie avec une subtilité indiscutable (introspection du court Larghetto, du même Besozzi).

La coupe plus nerveuse du **Concerto d'Albrechtsberger** (mort en 1809) fait écouter une claire assimilation de la facilité fluide et raffinée de Haydn. L'étoffe orchestrale y est plus développée, permettant une meilleure relation entre le cuivre soliste et les cordes (belle prestation, beau souffle du trombone dans l'Andante, aux teintes et couleurs tout en nuances à la fois graves et voilées).



Domage là aussi que les cordes de l'orchestre manquent singulièrement d'imagination et de palette nuancée : problème d'articulation, d'attaque, de tenue d'archet... pas facile de réussir l'articulation propre à ce XVIII^e encore baroque et ce XIX^e pas tout à fait romantique.

Pour le Concerto en fa mineur de Haendel, les limites de l'Orchestre requis se creusent encore : articulation, nervosité et précision sont en berne (basses raides et systématiques). Même constat dans la pourtant belle Sarabande où les cordes (et le clavecin) assènent un accompagnement morne, guère caractérisé (l'état pour ne pas dire l'essor des ensembles sur instruments d'époque ont apporté un tout autre éclairage). Domage car le soliste cultive une tenue subtile, entre tendresse et pudeur intérieures.

En allemand et d'une vibration toute recueillie et aussi brillante, le Doloroso imprévu et fort séduisant d'**Eberlin (mort en 1762)**, qui fait une synthèse entre les fils Bach et l'école napolitaine, associe avantageusement le timbre de la soprano Vannina Santoni (déjà remarquée par CLASSIQUENEWS à l'Opéra de Tours / Triptyque de Puccini / inoubliable Suor Angelica) et celui du trombone, aussi caressant et même enveloppant associé à la voix féminine. L'extrait issu de l'oratorio « Der verurteilte Jesus » est emprunt des éclairs doloristes du style Empfindsamkeit, à la fois délicat, raffiné et sombre, déjà préromantique.

Malgré l'orchestre, stylistiquement perfectible dans ce répertoire entre Baroque et Classicisme, **le trombone de Henri-Michel Garzia** sait captiver grâce à la richesse des nuances émises, comme au souffle souverain dont il est capable. Le soliste sait relever les défis multiples d'un programme aussi original que risqué. Des Lumières, il nous fait voir, écouter, les scintillements particuliers.

CD, compte rendu critique. Siècle de lumières: Henri-Michel Garzia, trombone. Avec Vannina Santoni, soprano / Ensemble Neophonia. Benjamin Garzia, direction ([1 cd KLARTHE records](#)).

Konzert für Posaune* / Georg Christoph Wagenseil (1715-1777)

Sonate en Sib Majeur / Alessandro Besozzi (1679-1755)

Concerto für Alt-posaune* / Johann Georg Albrechtsberger
(1736-1809)

Concerto en fa mineur / Georg Friedrich Haendel (1685-1759)

Fliess o heisser Tränenbach** / Johann Ernst Eberlin
(1702-1762)

aus dem Oratorio Der verurteilte Jesus

**Les cadences sont de Brigitte Garzia-Capdeville*

Henri-Michel Garzia, trombone

Vannina Santoni, soprano **

Ensemble Neophonia – Benjamin Garzia, direction

L'Histoire du Soldat au Théâtre de Poche-MONTPARNASSE



PARIS, Stravinsky : L'Histoire du soldat, dès le 4 janvier 2018. Pour le centenaire de la partition, le Théâtre de Poche-Montparnasse offre une lecture passionnante du drame créé en 1918. IVRESSE ET DESILLUSIONS DE LA GUERRE... Un jeune soldat rentre chez lui en permission ; il rencontre le diable et lui vend son violon – en réalité son âme – en échange d'un livre qui prédit l'avenir et qui le rendra très riche. Sa nouvelle

condition d'homme libre et fortuné ne lui sera-t-elle pas fatale? En 1918, au sortir de la première guerre, Igor Stravinsky et Ramuz, inspirés par le conte populaire russe d'Afanassiev, réalisent une nouvelle forme théâtrale et musicale, à la fois chambriste et réaliste au souffle saisissant. *L'Histoire du soldat* malgré sa forme chambriste devient métaphore de la condition humaine, d'une scène confidentielle à quelques musiciens et chanteurs (7 instrumentistes, leur chef ; 3 comédiens), vers une fresque poétique dont la vérité nous touche aujourd'hui avec une puissance irrésistible. Le Théâtre de poche-Montparnasse à PARIS nous en offre une nouvelle lecture, à la fois drôle, mais profonde, sarcastique mais tendre, tragique, lyrique, foncièrement humaine. Tenté, le jeune soldat croit maîtriser sa vie et son destin ; c'est un ange livré à lui-même, affrontant la barbarie de l'existence (et celle de la guerre), dont l'innocence est la source de sa chute : s'il est sauvé une première fois, qu'en sera-t-il pour la seconde ? ... au bout de l'épreuve, il apprend et mesure ce qui détermine sa liberté. Le spectacle est au diapason de la partition de

Stravinsky : courte, fulgurant, essentiel. Le « scandé parlé », la pulsion rythmique, si emblématiques de Stravinsky (qui d'ailleurs compose sa seule oeuvre musicale en lien avec l'actualité), accuse les traits d'un spectacle aussi divertissant que mordant.

UN MIMODRAME chambriste, itinérant... Pour le Théâtre de Poche-Montparnasse, le metteur en scène **Stéphan Druet** s'intéresse au « mimodrame » de Stravinsky et Ramuz. Conçu au



sortir de la guerre 1914-1918, le spectacle original, dans sa forme resserrée, permet d'être itinérant, et étant diffusé dans les campagnes, il peut toucher les populations privées de spectacle. L'homme de théâtre renforce l'esprit des tréteaux et de la foire, c'est à dire du théâtre ambulant, en utilisant un castelet, sans pour autant étouffer le caractère apparemment festif et léger du texte de Ramuz. L'armée, les soldats du front sont bien présents car le petit orchestre regroupe 7 musiciens en costumes militaires (pantalons rouges et caban bleu) dont le violoniste et héros Joseph Dupraz. Toujours fidèle à l'esprit même de la salle parisienne, le jeu des acteurs cultive la proximité immédiate avec le public du Poche-Montparnasse. Cette imbrication : comédiens, musiciens, public compose alors une chorégraphie captivante, même si elle reste minimaliste. Dès lors, la parabole qui oppose telle une légende universelle, l'argent et le profit à l'art et la liberté, se dévoile sans fard, avec une poésie lumineuse. Le jeune soldat pourtant comblé par le Diable, qui a tout ce dont on peut rêver, n'a jamais été plus vide et sans passion : car il a vendu son âme et tout ce qui fait son humanisme. Au delà de la fable badine, réalisé comme un masque médiéval, Stravinsky et Ramuz visent juste : ici se joue le modèle de société et l'avenir de l'humanité. Quel monde voulons-nous ? Matérialiste mais cynique et destructeur, ou fraternel,



humaniste et respectueux ? A l'heure des échéances sociétales, à l'heure de l'apocalypse climatique et du grand chaos planétaire qui se profile chaque jour avec davantage d'évidence, le petit spectacle créé en 1918, n'a jamais résonné avec plus de vérité.

Même 100 ans après sa création L'Histoire du soldat dévoile les enjeux de notre vie moderne. Spectacle incontournable, à voir et à applaudir pour ce début 2018. Spectacle coup de coeur 2018, « **CLIC de CLASSIQUENEWS** »

HISTOIRE DU SOLDAT de RAMUZ et STRAVINSKY
PARIS, Théâtre de Poche-Montparnasse
A partir du 4 janvier 2018,
Du mardi au samedi à 19h, dimanche à 17h30



[INFOS & RESERVATIONS](#)

<http://www.theatredepoche-montparnasse.com/project/histoire-du-soldat-2/>

Mise en scène : Stéphan DRUET / Direction musicale : Jean-Luc TINGAUD

Avec Claude AUFAURE, le Lecteur

Julien ALLUGUETTE, le Soldat

Licínio DA SILVA, le Diable

Aurélien LOUSSOUARN, Malou UTRECHT la Princesse (en alternance)

ORCHESTRE-ATELIER OSTINATO

Olivier DEJOURS, Jean-Luc TINGAUD, Loïc OLIVIER,
Chefs d'orchestre en alternance

Costumes : Michel DUSSARAT

Lumières : Christelle TOUSSINE

Assistant à la mise en scène et chorégraphies : Sebastien
GALEOTA

Peinture murale : Laurence BOST

Durée : 1h10

Production Théâtre de Poche-Montparnasse

Illustrations / photos : © B Enguerand / Théâtre de Poche-
Montparnasse

A partir du 4 janvier 2018

Représentations du mardi au samedi à 19h, dimanche à 17h30

Tarifs à partir de 28€, – de 26 ans 10€

Bénéficiez de tarifs réduits en réservant sur notre site
internet

jusqu'à 30 jours avant les séances choisies :

www.theatredepoeche-montparnasse.com

Renseignements et réservations par téléphone : 01 45 44 50 21

Au guichet du théâtre : lundi, mardi, jeudi et vendredi de 14h à 18h

Mercredi, samedi et dimanche de 11h à 18h

Sur le site internet : www.theatredepoche-montparnasse.com



**théâtres
parisiens
associés**

**THÉÂTRE
DE
POCHE** MONTPARNASSE 2017/2018

HISTOIRE DU SOLDAT

DE RAMUZ ET STRAVINSKY

MISE EN SCÈNE STÉPHAN DRUET
DIRECTION MUSICALE JEAN-LUC TINGAUD
CHEFS D'ORCHESTRE OLIVIER DEJOURS ET LOÏC OLIVIER

AVEC CLAUDE AUFAURE - JULIEN ALLUGUETTE - LICINIO DA SILVA
ET LES MUSICIENS DE L'ORCHESTRE-ATELIER OSTINATO

COSTUMES : MICHEL DUSSARAT - LUMIÈRES : CHRISTELLE TOUSSINE - ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE ET
CHORÉGRAPHIES : SEBASTIEN GALEOTA - PRODUCTION THÉÂTRE DE POCHÉ-MONTPARNASSE

À PARTIR DU 4 JANVIER

assarat - Licens : Carli-054303

Cd jeunesse : 2 titres enchanteurs édités par Didier Jeunesse

Cd jeunesse : 2 titres enchanteurs édités par Didier Jeunesse. ALICE ET ODETTE... Pour les fêtes de fin d'année, investissez sérieusement dans l'onirisme et la musique, tels qu'ils fusionnent idéalement dans ces 2 ouvrages très réussis... qui feront rêver jeunes... et moins jeunes.

✘ **Didier Jeunesse : Alice et Merveilles (1 livre, 1 CD) –**
Entre théâtre et comédie musicale, un livre-disque diablement séduisant ! Si les métamorphoses d'Alice étonnent et séduisent, elles n'éveillent ici aucun sentiment d'angoisse. Bien plutôt, une impression de légèreté qu'on retrouve dans le jeu des comédiens, un casting parfait avec Samir Guesmi, Juliette Roudet, Emeline Bayart et Philippe Laudenbach. Et dans la musique qui marie avec talent fraîcheur et rythme ! Des compositions et des chansons originales accompagnent la pièce, entre swing endiablé et valse nostalgique. Auteur: Stéphane Michaka – Direction musicale : Didier Benetti – Illustrations : Clémence Pollet

+ D'INFOS :

<http://www.didier-jeunesse.com/livre/alice-merveilles-cd/>

Didier Jeunesse : Le Lac des cygnes (1 livre, 1 CD) – Le jour se lève, c'est l'heure du sortilège : la princesse Odette se transforme en un majestueux cygne blanc qui ne reprendra forme humaine qu'à la nuit tombée. Le prince Siegfried, subjugué par la grâce de la jeune femme rencontrée par hasard au bord du lac, l'invite



au bal, dans l'espoir de briser le maléfice. Mais c'est une Odette toute de noir vêtue qui s'y présente, au bras du sorcier Von Rothbart... Retrouvez le plus célèbre des ballets de Tchaïkovski dans un CD somptueux raconté par Natalie Dessay, encore une fois magistrale ! Auteur: Pierre Coran – Illustrations : Olivier Desvaux – Récitant(e) : Natalie Dessay

+ **D'INFOS** :

<http://www.didier-jeunesse.com/livre/le-lac-des-cygnes-cd/>

CD, coffret événement. VICTOR DE SABATA, recordings on Deutsche Grammophon and Decca (4 cd DG Deutsche Grammophon)

CD, coffret événement. VICTOR DE SABATA, recordings on  Deutsche Grammophon and Decca (4 cd DG Deutsche Grammophon). 4 cd pour souligner (et rappeler aux nouvelles générations de mélomanes avisés), le génie du chef italien

Victor de Sabata, mort à 75 ans le 11 décembre 1967. Marquant le 50e anniversaire de sa disparition, l'édition spéciale sous la forme d'un livre disque, réunit son legs pour Deutsche Grammophon et Decca, réunissant ses enregistrements réalisés à Londres, Berlin et Rome entre 1939 et 1946, dont plusieurs inédits en CD, comme le 'Prélude d'Aida' de Verdi, 'les Fêtes romaines' de Respighi, le Requiem de Mozart. Sur les traces de son mentor Toscanini, de Sabata sait s'émanciper de la tutelle écrasante de ce dernier mais comme lui il dirige à Bayreuth dans les années 1930, ce qui reste un défi remarquable pour de bonnes et de mauvaises raisons : comme Toscanini, de Sabata est le seul chef italien (de surcroît né d'une mère juive) à s'imposer à Bayreuth (Tristan légendaire et contesté de 1939 avec la nazie Germaine Lubin) ; c'est aussi l'époque où il se rapproche de Mussolini alors que Toscanini avait rompu tout lien avec le national socialisme... DG et Decca rééditent leurs fleurons discographiques, bandes miraculeuses d'époque qui malgré la patine du temps, révèlent une baguette incisive, affûtée, animée d'une fièvre rayonnante, plus extravertie que celle de Toscanini, et d'une intensité dramatique exceptionnelle. Chef historique à La Scala, de Sabata a laissé surtout pour EMI, une version de Tosca (1953) avec l'incandescente Callas (et Tito Gobbi), d'une vérité encore inoubliable. Ici, le coffret DG et Decca souligne la force et la puissance du maestro dans un répertoire purement symphonique (certes emprunté à l'opéra : Verdi, Wagner...).

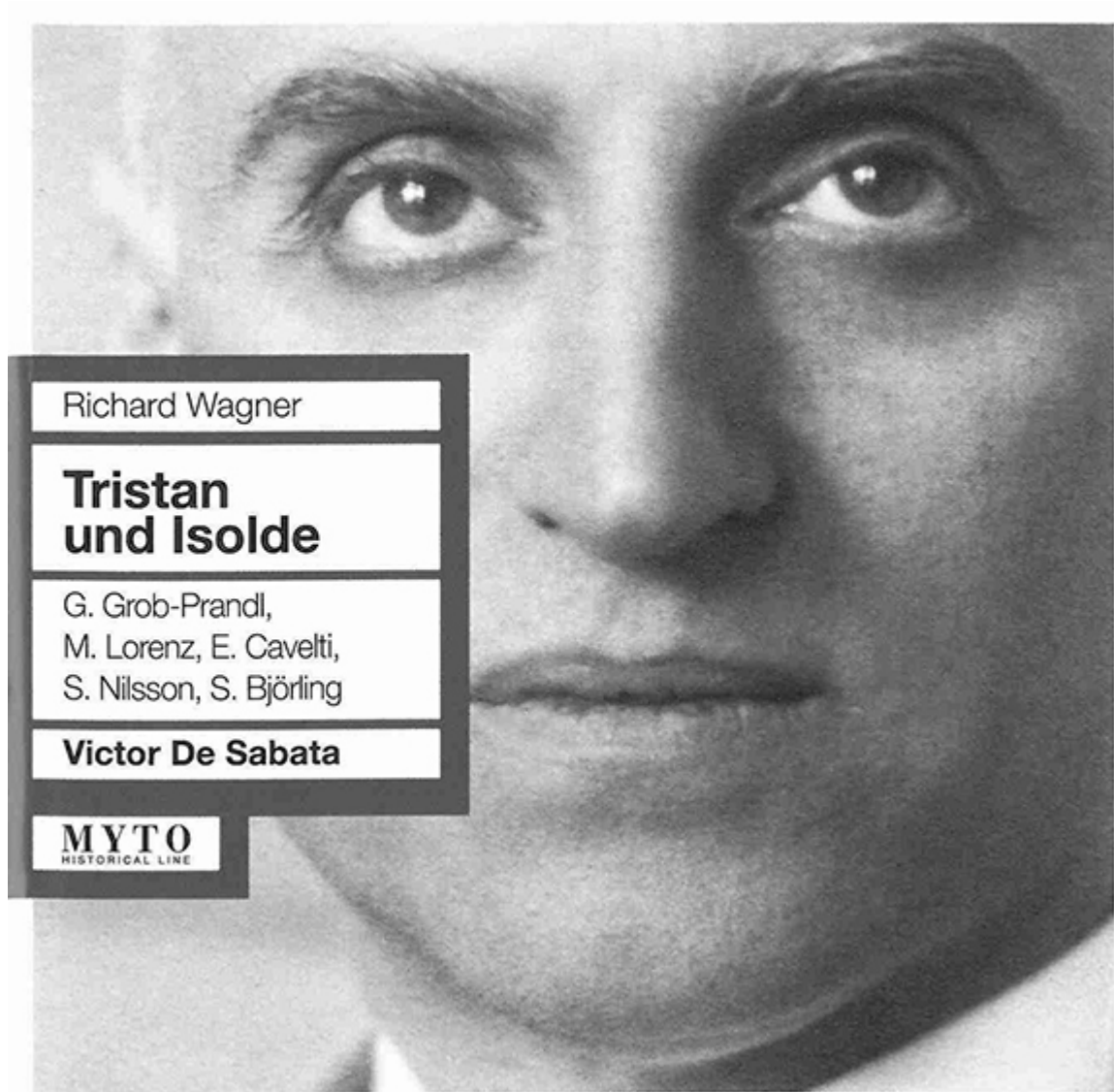
L'édition bénéficie d'une présentation luxueuse en un livre-disque de 40 pages, rendant hommage à la perfection et au talent d'un musicien vénéré (par son assistant Giulini, par Karajan, et Celibidache qui veillait et anguillait pour assister à ses répétitions). Disparu le 11 décembre 1967 à l'âge de 75 ans, Victor de Sabata fut l'un des plus grands chefs d'orchestre du XX^e siècle dont l'édition discographique a peu rendu compte ; voilà qui rend très précieux le corpus ainsi réédité et édité pour la première fois par DG et Decca. De Sabata faisait l'admiration de Ravel entre autres, dont il assure la création à Monte Carlo de L'Enfant et les Sortilèges

en 1925 : le compositeur français avouant qu'il n'avait jamais rencontré un tel génie de la musique, capable 12 heures avant la première, de savoir la partition par cœur...

Outre sa mémoire prodigieuse, de Sabata comme Furtwangler, voulait surtout être reconnu comme compositeur. Riccardo Chailly autre grand admirateur de sa direction, a pris soin d'enregistrer les Mille et une nuit de son modèle... Hommage d'un grand chef actuel pour une étoile trop vite oubliée. Le coffret VICTOR DE SABATA, recordings on Deutsche Grammophon and Decca permet de réparer l'oubli du temps, au moment des 50 ans de la mort du chef italien, contesté mais artistiquement admirable. Prochaine grande critique à venir dans le mag CD DVD LIVRES de classiquenews.com

□ **CD, coffret événement. VICTOR DE SABATA, recordings on Deutsche Grammophon and Decca : 1939-1946 (4 cd DG Deutsche Grammophon)** – le legs discographique du chef italien mort en décembre 1967, il y a 50 ans.
[En lire + sur le site de deutsche Grammophon](#)





Sur les traces de son aîné italien Toscanini, De Sabata trouva le Graal de la consécration dans le Bayreuth nazifié des années 1930... rapprochement politique brûlant pour un génie artistique incontestable. Toscani lui fut autrement plus clair en cessant toute activité pour les nazis.

CD, compte rendu critique.

LULLY : *Alceste* (Les Talens Lyriques (2 cd Aparté))



CD, compte rendu critique. LULLY : *Alceste* (Les Talens Lyriques (2 cd Aparté)). **SUBLIMATION TRAGIQUE.** Après *Cadmus et Hermione* (1673) premier opéra à la française, et coup d'essai, mais prémices plutôt que drame accompli, ***Alceste***, créé l'année suivante à Versailles (dans la Cour de marbre lors des fêtes versaillaises de 1674), marque les esprits et l'histoire du

genre lyrique français : c'est la première tragédie en musique dont la cohérence, la vivacité, la force et la puissance poétique égalent le théâtre classique parlé. D'ailleurs, la résistance des écrivains dramaturges, – Racine en tête, se cristallise ; tous tentent un scandale, organise une cabale pour saper le triomphe du nouvel opéra de Lully et de Quinault... Soutenu, voulu, commandité par Louis XIV, *Alceste*, devenu opéra du roi, s'impose malgré tout, d'abord comme aujourd'hui par l'unité de sa forme, l'intelligence et la poésie de son livret, la caractérisation subtile des situations par un orchestre somptueux. La lyre tragique s'y déverse sans limites mais avec un goût somptueux, un sens de l'équilibre, une déclamation nouvelle qui de fait, égale

l'articulation des acteurs de la Comédie française. C'est dire l'importance du texte ici, la fulgurance primordiale de la langue. Car l'opéra de Lully comme celui à venir de Rameau au XVIII^e, est surtout linguistique (ce que n'a cessé de dire et souligner avec justesse et réussite William Christie chez Rameau : écoutez sa lecture inoubliable dans ce sens d'Hippolyte et Aricie).



La question d'Alceste est d'autant plus brûlante à Versailles depuis 1672, que, au moment de la guerre de Hollande, qui voit la France affirmer son pouvoir en Europe, Louis XIV est un roi guerrier qui entend aussi assoir grâce aux arts du spectacle sa phénoménale vision de puissance : à chaque acte d'Alceste, dans les résonances martiales de sa couleur orchestrale, c'est le héros idéal qui se révèle : Alcide/Hercule auquel le Roi Soleil s'identifie sans fard. **Jean-Baptiste Lully** lui offre cette autocontemplation. Déjà le Prologue rugit et aussi s'épanche sur la lyre tragique, annonçant la chaconne finale (et triomphale) qui conclut l'opéra; dès l'automne 1673, les répétitions débutent dans les appartements de la première favorite, La divine Athénais, soit Madame de Montespan : le Roi suit et pilote même le travail de ses deux auteurs, attelés à tisser en musique et en tragédie sa gloire : Lully et Quinault.



—

UN OPERA POETIQUE ET TRAGIQUE. Dans le cas d'Alceste, même si le commanditaire, jeune trentenaire, et **Roi Soleil** peut se mirer dans chaque acte, comme un effet de célébration politique (et narcissique), l'œuvre surprend par sa force poétique, ses tableaux de déploration et de sacrifice (III), d'essor fantastique et infernal voire lugubre (IV), sa majesté

et son sublime moral (V, quand Alcide/Hercule renonce à Alceste et la rend à son époux, Admète). Lully invente tout dans Alceste : le grandiose pour plaire au Roi ; l'humain tragique et exemplaire, d'une violence poétique inédite qui égale voire surclasse, – grâce à la musique, les théâtres, escrivaillons du théâtre parlé. Lully alors supplante les Corneille et les Racine. L'avancée est notoire. Essentielle même dans l'histoire de la musique baroque en France.

Que devient le chant baroque français ?

Que penser alors de cette nouvelle lecture d'un sommet de la tragédie baroque du XVII^e? Osons écrire que sur le plan du chant, notre déception est grande, car l'expressivité ciselée que savait instiller ici **Jean-Claude Malgoire dans les années 1970**, n'est pas égale. Loin de là. Comment peut-on aujourd'hui chanter ainsi ?, de façon aussi paresseuse, au risque de lisser tout le texte pourtant fondamental, comme nous l'avons rappelé.

Ainsi par exemple, dans l'acte IV, celui de la noblesse (sacrifice) d'Alceste, l'épouse loyale prête à mourir pour sauver Admète. On y regrette le maniérisme des pleureurs à la mort d'Alceste, les solistes aux ports de voix étonnants d'une surenchère affectée (Une femme affligée, timbre clair mais style ampoulé et sirupeux, dommage...).

Plus réservée même et critique, notre évaluation de **l'Alceste de Judith Van Wanroij** : voix somptueuse, timbre plastique et charnel certes, taillé pour les princesses aristocratiques dont le caractère correspond à son style, mais la chanteuse néerlandaise, non francophone, demeure totalement inintelligible et son intonation ne bouge pas d'un iota d'un bout à l'autre du drame ; elle semble glacée et figée, étrangère à toute conception intérieure du rôle : tout est abordé de la même manière selon une grille rigide. Tout le texte – l'un des plus beaux du XVII^e (avec Atys), lui échappe, comme l'enjeu de chaque situation dramatique. C'est un masque,

pas un caractère individualisé. Autant chanter de l'italien ... Sans la perception du français, de cette langue à la fois hautaine et poétique, c'est 70% de la musique de Lully qui est ainsi écarté.

En escamotant et réduisant considérablement le profil expressif et psychologique du personnage d'Alceste, la chanteuse chante à vide, et donne même matière aux critiques virulentes de Racine sur le rôle pour lui « dénaturé » par Lully et son poète. Il est surprenant qu'en 2017, malgré toutes les avancées des Baroqueux, le bénéfice de tant de recherche sur l'articulation instrumentale, la restitution de la danse baroque, on se heurte actuellement à une telle faiblesse linguistique.



La majorité des chanteurs sont invités ainsi à suivre un cycle d'articulation et de vrai coaching vocal. Comment chanter 40 ans après les premiers essais baroqueux, de cette manière aussi peu précise, sans maîtriser l'art de la déclamation française propre au XVII^e

? Le résultat est décevant et l'on peut désormais se poser la question : **où en est aujourd'hui le chant baroque français ?** Les Régine Crespin baroque se font toujours aussi rares. Voire inexistantes. Ce n'est pas hélas, **la Céphise d'Ambroisine Bré** – acide, instable et parfois si peu naturelle et si peu sobre qui permet de percevoir le français de Quinault... Il existe pourtant une école de chant baroque française : reste à trouver dans les productions lyriques comme celle ci, les talents heureusement choisis... mais il semble que les critères de sélection nous échappent car bien souvent, pour ne pas dire toujours, à de rares exceptions

près, le français et son articulation pourtant majeurs, demeurent anecdotiques. Comme relégués aux oubliettes d'un passé trop difficile à dépoussiérer... Un naufrage contemporain. Et sur le plan artistique, une régression dommageable pour que rayonnent encore et toujours les fleurons de notre patrimoine musical. Concernant les autres chanteurs, regrettons l'Admète un peu court et serré de Toro, comme l'Alcide (Hercule) engorgé de Crossley-Mercer. Même le jeune de Hys reste une voix instable et serrée quand il faut projeter. On nous trouvera dur, mais face à tel sommet d'excellence poétique et linguistique, l'écoute exige le meilleur des interprètes requis pour l'enregistrement. L'opéra français au XVII^e (comme au XVIII^e), c'est le texte. En écarter l'articulation et l'intelligibilité est un manquement grave sur le plan artistique.

Fort heureusement quand le chœur rompt le lien de « ces ornements superflus »... qu'il chante juste ; d'ailleurs c'est lui le vrai personnage de cet opéra funèbre et grave : palmes d'excellence par son articulation profonde, son style et sa précision ... **Le chœur de chambre de Namur** (en Wallonie) prouve qu'il est bien aujourd'hui l'un des meilleurs ensemble choral capable de chanter, c'est à dire articuler le texte de Lully et Quinault. Dans le chœur d'affliction et de douleur diffusant la mort et le sacrifice d'Alceste (toujours dans le IV), le style et la vérité du chant sont exemplaires. Belle prouesse.

De son côté, seules deux voix mâles, sûres et remarquablement articulées à l'inverse, se distinguent : celles de **Douglas Williams** (Lycomède, le rival jaloux d'Admète) qui fait aussi un superbe Charon. Même prestance noble et assurée pour le Straton / Pluton d'**Etienne Bazzola**.



De son côté, **le chef et ses Talens Lyriques se montrent à la hauteur d'une partition aux tableaux superbement contrastés et caractérisés**, à la fois pleins de cette noblesse et arrogance guerrière, comme tissée dans la soie languissante et amoureuse la plus digne et sublime. La force de l'opéra

Alceste demeure ses prodigieuses nuances émotionnelles entre déploration et deuil tragique, déchirement et sacrifice, tension et détente que les instrumentistes savent ciseler comme il se doit. Pour sa parure orchestrale, ses chœurs et quelques solistes très convaincants, au français idéalement perceptible, **l'enregistrement vaut notre « CLIC » de CLASSIQUENEWS**, réserves émises sur le plan de l'articulation et de la déclamation concernant les autres chanteurs. L'auditeur avisé tirera bénéfice à réécouter la version – inestimable à notre avis, de Jean-Claude Malgoire (anciennement Astrée Auvidis), d'une tenue nerveuse, sensuelle, noble et tragique de premier plan. D'autant que les solistes de l'époque, soit il y a 40 ans, savaient autrement déclamer le français Grand Siècle, sans fard ni affectation. CQFD. Concernant les Talens Lyriques, voici assurément l'un des meilleurs enregistrements de leur quasi intégrale Lully pour Aparté.

CD, compte rendu critique. LULLY : Alceste (Les Talens Lyriques (2 cd Aparté) – enregistrement réalisé à Paris, en juillet 2017.

Alceste, ou le triomphe d'Alcide, 1674

Jean-Baptiste Lully (1632-1687)

Judith Van Wanroij, Alceste, La Gloire

Edwin Crossley-Mercer, Alcide

Emiliano Gonzalez Toro, Admète, 2e Triton

Ambroisine Bré, Céphise, Nymphes des Tuileries, Proserpine
Douglas Williams, Lycomède, Charon
Étienne Bazola, Cléante, Straton, Pluton, Éole
Bénédicte Tauran, Nymphes de la Marne, Thétis, Diane,
Lucía Martín Cartón, Nymphes de la Seine, Une Nymphes, Une Ombre
Enguerrand de Hys, Lychas, Phérès, Alec-ton, Apollon, 1er
Triton, Suivant de Pluton
Chœur de Chambre de Namur
Les Talens Lyriques
Christophe Rousset, direction, clavecin

Portraits de Lully, de Louis XIV / La mort d'Alceste par
Perrier (DR)